

—De moi ! s'écria Thérèse avec un grand étonnement, et frappée d'un cruel soupçon.

Georges vit qu'elle le devinait, et il reprit d'une voix brisée.—Eh bien ! oui c'est vous que j'aime !... Ayez pitié de moi, mon Dieu ! vous m'avez forcé à vous le dire !

Thérèse avait changé de couleur, et se taisait atterré. Georges s'était levé et restait tremblant devant elle. Il y eut un silence ; puis Mme Neal dit d'une voix douce et grave :

—Asseyez-vous là près de moi. Georges, et laissez-moi vous parler. Ce que vous venez de me dire est une si étrange folie, qu'il m'est presque impossible d'y croire ! Mais ne savez-vous pas que je pourrais être votre mère ? Vous avez dix-huit ans, j'en ai trente-cinq. Quand vous êtes né j'étais déjà mariée à sir Harry Neal. Vous ne pensez pas que je partage jamais votre passion, que je lie à votre jeunesse pleine d'espoir, d'avenir, ma vie déjà sur son déclin, et brisée par tant de tourmentes. Georges, nous allons travailler ensemble à vous guérir ; personne au monde ne connaîtra ce fatal amour ; il le faut pour vous, pour moi.

—Je le sais, Madame, répondit-il, et vous voyez que j'ai su le cacher

—Vous partirez Georges...

—Oh ! mon Dieu ! vous voulez m'éloigner de vous ! interrompit-il consterné.

—J'espère que ce ne sera pas pour longtemps. S'il le faut, Georges, si vous voulez rester, je m'éloignerai moi-même. Oui, votre amour me chasserait de cette maison où je vis enfin tranquille, heureuse, entourée de douces affections. Vous m'ôteriez tout le bonheur que je puis avoir en ce monde. Vous me condamneriez à cette vie isolée que j'ai menée pendant toute ma triste jeunesse... Georges, vous le voyez, mon avenir dépend de vous.

—Je partirai, répondit-il en se levant et sans la regarder, je demanderai à mon père de m'envoyer pour six mois dans un des grands collèges de Paris ; cela terminera bien mon éducation.

—Bien ! mon enfant, dit Thérèse ; je n'aurais peut-être pas osé vous le proposer.

—Vous serez heureuse, et vous me garderez un bon souvenir, reprit-elle d'une voix émue.

—Oui, mon enfant, mon cher fils, dit-elle en pleurant, je consolerais votre mère de votre absence, et, j'en suis sûre, vous nous reviendrez bientôt.

Deux jours après, Georges partit pour Paris, il y resta six mois ; c'était plus de temps qu'il ne fallait pour le guérir de son amour. Pourtant, quand il revint à Roqueville, il ne revit pas Mme Neal sans une vive émotion ; mais elle mit tant

de soin à le distraire, elle lui fit si continuellement sentir les années qu'il y avait entre eux, elle lui témoigna une tendresse si maternelle, que cette première impression s'effaça promptement. Georges n'éprouva plus pour elle qu'une amitié vive, profonde, et il s'habitua à la regarder comme une seconde mère.

Cette famille vivait unie, heureuse dans les calmes habitudes qu'elle s'était créées, lorsque des malheurs inattendus la frappèrent coup sur coup. Mme de Roqueville mourut jeune encore ; puis vint ce fatal procès qui mettait en question la fortune, toute l'existence des Roqueville.

Georges acheva près de Mme Neal cette triste soirée ; elle parvint à le calmer et à lui rendre quelque espoir ; mais elle-même n'en avait plus depuis qu'elle avait entendu M. Thévenet proposer comme dernière ressource un arrangement avec les Roqueville-Bearn.

Quand George l'eut quittée, elle se prit à pleurer et dit avec une profonde douleur : « Quel revers de fortune ! les Roqueville chassés de leur maison ! Sans ressources, sans asile ! Mon Dieu ! du moins je serai là pour les suivre ! »

III.

L'ADIEU D'UN FILS.

Quelques jours plus tard, vers midi, il n'y avait pas plus de bruit et de mouvement au château de Roqueville que pendant cette triste soirée où M. Thévenet était venu apporter de si mauvaises nouvelles. Une neige épaisse était tombée toute la nuit et couvrait comme un immense lin-ciel les prairies, les bois et les lointains horizons, sur lesquels se découpaient les silhouettes noires de quelques clochers. Des nuées de corbeaux rasaient la neige de leurs ailes sombres, et s'élevaient ensuite dans l'air, en faisant entendre leur cri uniforme et glapissant ; de temps en temps, quelques coups de fusil retentissaient dans la forêt, et, selon la direction du vent, on entendait au loin le tintement d'une cloche fêlée, ou les coups sourds et pressés de la cognée de quelque pauvre bûcheron.

Malgré ce temps âpre et glacé, la famille de Roqueville était réunie dans un petit pavillon, au bout de l'avenue ; la fenêtre qui donnait sur le chemin était ouverte, et de moment en moment le visage impatient et inquiet de George se montrait dans le grand cadre noir que formait le châssis. Mme Neal et le marquis de Roqueville étaient assis près du feu et gardaient une triste silence. Ce jour-là encore ils attendaient M. Thévenet, ils attendaient l'arrêt qui devait décider de leur sort, de leur fortune entière. Le marquis semblait en être arrivé à une apathique résignation ; le front baissé, le regard vague, il